

1

PARIS-MATANE

Un séjour à Paris en 1955 est à l'origine de mon entrée à Radio-Canada.

Pendant près d'un an, mon statut d'étudiant à Paris m'a donné accès, parfois gratuitement, à une foule d'activités ou de services offerts par l'UNEF (Union nationale des étudiants de France) avec des entrées à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, à la Société des amis du Louvre, aux Jeunesses musicales de France (au moins un concert tous les dimanches, dont plusieurs à la salle Pleyel), et aussi aux restaurants universitaires. Difficile à croire, surtout aujourd'hui, mais la cuisine française à l'heure du midi proposait même l'excellente cervelle de veau qu'on ne connaissait pas chez nous. Ces repas, que l'on prenait tantôt à l'École des Mines, tantôt au Foyer des beaux-arts, coûtaient alors soixante-quinze francs, l'équivalent de dix-huit cents canadiens. Mes confrères à l'Université de Montréal devaient déboursier au minimum cinquante-cinq cents pour un repas, plutôt minable disaient-ils.

Le lundi matin, automne, hiver, printemps, je venais tôt rue des Écoles pour faire la file devant une librairie qui offrait quantité de livres neufs et récents pour moins d'un dollar. Je fréquentais aussi un autre libraire du côté de Montparnasse, moins pour ses livres à prix courant que pour nos longs échanges sur la politique française ou québécoise.

J'ai découvert le système politique français sur les murs de l'Hôtel-Dieu, à côté de Notre-Dame. J'étais impressionné par le nombre de partis en lice pour la succession de Pierre Mendès-France, qui venait de démissionner : une vingtaine. Guy Mollet, socialiste, deviendra président du Conseil tandis qu'au Québec, Maurice Duplessis régnait déjà depuis plusieurs années. Le libraire avec qui je causais chaque

semaine était poujadiste (mouvement corporatiste de droite) et moi j'étais plutôt de gauche et opposé à l'Union nationale de Duplessis.

Je n'ai pas perdu trop de temps à la Sorbonne, ayant compris rapidement que je devais fréquenter l'honorable institution comme auditeur libre. Le premier signal m'avait été donné lorsque j'appris que je devais suivre un cours d'anglais obligatoire; ce n'était certes pas pour ça que j'avais traversé l'océan. Mais je ne pouvais pas m'éterniser à la Sorbonne pour une raison fort simple: l'argent. Il m'était impossible de vivre à Paris plus d'une année même en logeant dans une chambre de bonne à soixante-quinze cents par jour. Pour m'offrir ce voyage, j'avais travaillé quatre mois, de la Terre de Baffin jusqu'à Saint-Jean de Terre-Neuve, en passant par la côte du Labrador; mon budget était trop limité pour m'inscrire comme étudiant régulier. Par ailleurs, après la lecture de mes résultats académiques au Québec, l'Université exigea une année de propédeutique (première année d'études supérieures, préparatoires aux licences) avant de m'admettre à la faculté de Sciences Po.

Comme étudiant libre, je pouvais suivre des cours d'histoire et de sociologie à la Sorbonne et aussi au Collège de France, que je fréquentais assidûment et où l'éminent professeur René Huyghe, futur membre de l'Académie française, ouvrait mes horizons sur l'histoire de l'art. Il était déjà l'auteur du *Dialogue avec le visible*. Voilà un livre que je conserve toujours dans ma bibliothèque.

Comme auditeur libre, on pouvait fréquenter les comédiens, les artistes, les auteurs à la mode et aussi les classiques. J'étais abonné au Théâtre national populaire de Jean Vilar, au Palais de Chaillot, où j'ai vécu des moments inoubliables avec Victor Hugo (*Marie Tudor*), Von Kleist (*Le Prince de Hombourg*), Büchner (*La Mort de Danton*), Shakespeare (*Macbeth*), Brecht (*Mère Courage*) et quelques autres. Sur scène en 1956, on applaudissait Philippe Noiret, Maria Casarès, Alain Cuny, Jean Vilar, Gérard Philipe, Jeanne Moreau, Germaine Montero et plusieurs autres.

J'aimais marcher jusqu'à la Comédie Française, place de l'Odéon, où les places au pigeonnier de la salle Luxembourg étaient abordables; ce niveau, le cinquième, je crois, était le quartier des sans-le-sou, étudiants ou vieillards. Je me suis aussi offert, au moins une fois, le théâtre Sarah-Bernhardt pour voir *Les Sorcières de Salem* d'Arthur Miller, mettant en vedette Simone Signoret et Yves Montand; un

drame violent sur fond d'histoire coloniale américaine servi par deux géants du théâtre français. Je fréquentais des théâtres aux quatre coins de Paris qui offraient de bons rabais aux étudiants, ravis de voir jouer les Pierre Fresnay, Danielle Darrieux, Jean Gabin, Pierre Brasseur, Michel Simon, Arletty, Madeleine Renaud, Jean-Louis Barrault... J'aimais aussi le cinéma, surtout le Champo, ma salle favorite au quartier latin, où je pouvais voir de vieux films entre deux cours à la Sorbonne ou au Collège de France.

À l'université, les babillards offraient aux étudiants un nombre déterminé de billets gratuits pour les petites salles de spectacles. À l'occasion, avec des amis, on arrivait tôt dans telle salle vide où l'on s'attablait devant une bouteille de champagne, qui ne contenait en réalité que de l'eau pétillante. Notre rôle était de faire croire aux clients potentiels qui jetaient un œil à l'intérieur de la salle qu'il y avait déjà du monde pour le spectacle annoncé. Un soir, notre présence avait attiré un groupe important de touristes. Avec eux, nous allions découvrir une chanteuse qui venait tout juste de lancer son premier 45 tours: la « Collégienne de la chanson »; elle n'avait que dix-huit ans, elle s'appelait Marie-Josée Neuville.

Splendeurs et misères des étudiants

Malgré mes moyens financiers plus que limités, j'ai accepté l'invitation de René Ferron d'aller passer avec lui les fêtes de Noël dans l'Espagne de Franco; dans sa Volkswagen, nous avons roulé de Paris jusqu'à Barcelone, le pays de Gaudí et de sa cathédrale, pour ensuite prendre un ferry de nuit jusqu'à Palma de Majorque. J'y ai passé une semaine. J'ai visité la Chartreuse de Valldemossa où Frédéric Chopin, en séjour avec Georges Sand, a créé ses *Préludes*. Avec René Ferron, que je retrouverai plus tard à Montréal comme libraire, puis producteur à la télévision, deux autres Québécois étaient aussi du voyage: Michel Gréco, futur réalisateur à la télévision jeunesse dans les années 1970, et Claude Théberge, un peintre célébré à travers le monde, qui nous a quittés en 2008.

Toujours au chapitre des voyages, des curés que j'avais connus à Rigaud et rue Jean de Beauvais à Paris m'ont emmené en Belgique,

au Luxembourg et en Hollande, ce qui m'a permis de visiter de célèbres musées à Amsterdam, Rotterdam et La Haye et d'admirer les peintres flamands : Rembrandt, Vermeer, Hals, Rubens, Bosch, Van Eyck, Van Gogh...

Toute bonne chose a une fin. Je m'étais offert la Ville Lumière ; ce séjour d'études représentait, pour un jeune Québécois qui venait de passer huit années au pensionnat de Rigaud, l'occasion exceptionnelle d'acquérir de nouvelles connaissances. En juin 1956, je reprenais le bateau à destination de la maison paternelle, sans savoir que ce voyage me réservait d'heureuses conséquences.

Je resterai marqué toute ma vie par l'expérience européenne. J'avais la conviction, pendant cette courte année à Paris, que je n'étais pas encore sorti de l'adolescence. Je découvrais le monde qui, pour moi, se situait bien évidemment en dehors du Québec et du Canada. Après Rigaud, Matane et la Terre de Baffin, voir Paris, c'était ouvrir grands les yeux sur l'architecture, la peinture, la littérature, la gastronomie, les grandes avenues, les monuments historiques, la pauvreté aussi, celle des étudiants que je côtoyais à l'université et qui venaient des quatre coins du monde, de l'Afrique du Nord notamment.

C'est au hasard de mes longues marches, Boul'Mich, ou Saint-Germain-des-Prés, de Montparnasse à la butte Montmartre, que j'ai fait la connaissance de Fernand Côté. Sans lui, je n'aurais jamais été invité à rencontrer Robert Élie, je n'aurais pas passé un examen sur la trilogie de Pagnol. Je n'aurais sans doute pas fait carrière à la télévision de Radio-Canada. Il semble bien que ces dix mois ont donné une orientation à ma vie.

36 métiers à la radio de Matane

De retour au pays, j'ai trouvé un emploi comme travailleur manuel, à porter de longues tiges de fer sur mes épaules ; puis j'ai fait un stage dans la construction, avec l'espoir de mettre suffisamment d'argent de côté pour retourner étudier à Paris. Mais l'automne me réservait une surprise qui changera le cours de ma vie. Je me suis retrouvé à la radio de Matane comme scripteur commercial. D'octobre à juin, j'ai travaillé à CKBL, rue Saint-Jérôme, à remplir toutes les tâches imaginables dans

une station de radio, sauf celles du propriétaire et de sa secrétaire. En priorité, j'étais affecté aux messages commerciaux, au bénéfice des frères René et Gustave Lapointe, les propriétaires de la station. Je pouvais aussi, chaque semaine, mettre ma plume au service d'un journal hebdomadaire fondé en 1955, *La Voix gaspésienne*. J'écrivais les textes d'enchaînement pour une émission musicale où je pouvais aussi dire mes poèmes à l'antenne; je participais à une émission de nouvelles régionales avec l'annonceur Jean Berger; j'ai joué le rôle d'un médecin dans une continuité dramatique fort populaire sur nos ondes et ailleurs. Comble de témérité, j'ai même accepté de chanter à l'occasion à l'émission d'Armande Desrosiers, accompagné au piano par Aline Gagné. Un jour, j'ai été appelé à remplacer le technicien du week-end; à la suite d'une erreur technique de ma part, notre public s'est retrouvé, pour quelques instants, à CBM plutôt qu'à CBF. L'épouse du patron, une anglophone, a bien ri ce dimanche-là.

Ces stations de radio, régionales et privées, offraient pour la plupart des émissions locales de divertissement, d'information ou encore de la musique populaire dès six heures le matin. À Matane, on avait aussi développé le créneau du radio-roman. Une belle aventure pour le public et les artisans, une affaire rentable pour les patrons, d'autant que les interprètes se contentaient d'un salaire minimal, tout heureux qu'ils étaient de contribuer à une œuvre locale. Je peux en témoigner avec mon rôle du médecin dans le feuilleton *Le Mauvais Partage* qui me valait cinq dollars supplémentaires à mon salaire hebdomadaire. Debout dans le studio, texte en main, les interprètes se serraient autour du micro pour dire leurs répliques. Nous avions un auteur, un technicien, des acteurs, mais pas de réalisateur! S'il nous arrivait de bafouiller, le technicien ne l'entendait guère, tout occupé qu'il était à assurer la bonne marche de l'antenne, et personne ne nous a jamais demandé une deuxième prise. Ce qui reste gravé dans ma mémoire, après toutes ces années, c'est qu'entre deux répliques, il m'arrivait de me précipiter vers le piano à queue pour écrire un message commercial que devait lire au micro l'annonceur de service. Le scripteur servait aussi bien les émissions de musique que les reportages, mais j'étais, avant tout, la plume du service commercial.

L'auteur Marcel Houle avait créé *Lépave* et *La Marjolaine*. Le scripteur auquel j'avais succédé, François Côté, a écrit le troisième

radio-roman hebdomadaire, *Le Mauvais Partage*. Ces œuvres radio-phoniques, destinées d'abord aux auditeurs de CKBL en Gaspésie et sur la Côte-Nord, avaient été acquises par une vingtaine de stations à travers le Québec.

Merci Côté, merci Pagnol!

Printemps 1957. Fernand Côté, que j'avais connu à Paris, était rédacteur au Service de presse et d'information à Radio-Canada. Il savait, à ce moment-là, que j'occupais un emploi temporaire à CKBL et m'informait, par courrier, qu'un poste allait peut-être se libérer dans son secteur. J'ai décidé de poser ma candidature; en mai, je recevais une lettre du directeur du service, Robert Élie, qui me disait: « Il n'existe pas de vacance dans mon service, mais je vous recommande de remplir les formules de demande d'emploi ci-incluses. Si jamais vous devez venir à Montréal, veuillez m'en avertir. »

Je n'ai pas tardé à donner suite à cette invitation. En juin, je prends le train et je me présente à l'examen d'entrée. Il faisait très chaud. Il n'y a pas de climatisation au 1410, rue Stanley, 7^e étage. Madeleine Brabant, secrétaire du directeur, sentait bien ma grande nervosité. J'étais rouge de gêne, assis pendant un très long moment devant cette belle grande fille et je devais attendre le retour du patron, sans doute à son lunch. Nervosité, chaleur, anxiété, l'eau me pissait partout sur le corps. Le directeur arriva enfin, m'informa des données du concours, et m'invita à passer dans la pièce à côté où, désormais, je serais seul devant mes pages blanches. La tension a baissé rapidement quand je me suis mis à rédiger mon examen: des textes de 20 secondes et d'une minute pour des messages à l'antenne et quelques feuillets pour un article dans *La Semaine à Radio-Canada* sur le thème de la trilogie de Pagnol: *Marius, César, Fanny*.

Je serais curieux de relire ce que j'ai livré ce jour-là. Si je devais reprendre ce même examen 50 ans plus tard, je devrais sûrement chercher un autre emploi!

Je suis retourné à Matane avec fierté, sachant qu'en me cédant à Radio-Canada, mon patron faisait passer mon salaire annuel de

2500 \$ à 4157 \$. La station CKBL était doublement affiliée au réseau de Radio-Canada comme membre privé: d'abord comme station de radio, et ce, dès sa création en 1948; puis, en 1957, elle venait d'obtenir du Bureau des gouverneurs de la radiodiffusion (BGR) un permis de télévision à la suite de la demande que j'avais rédigée. La demande a été appuyée par Jean Saint-Georges, responsable des stations affiliées à Radio-Canada. La nouvelle station, CKBL-TV, sera en ondes en 1958. Radio-Canada achètera la radio et la télé de Matane en 1972.

À Paris, en 2007, pour célébrer les 50 ans de mon entrée à Radio-Canada, je longeais les quais de la Seine; chez un bouquiniste, j'ai acheté trois petits livres de poche: *Marius, César, Fanny*, la trilogie de Pagnol qui fut l'objet de mon examen en juin 1957 pour un poste de rédacteur à Radio-Canada, ma porte d'entrée dans la Maison où j'ai passé 31 ans.